



MURGET

PAGES
DE CRITIQUE
DE DOCTRINE

1

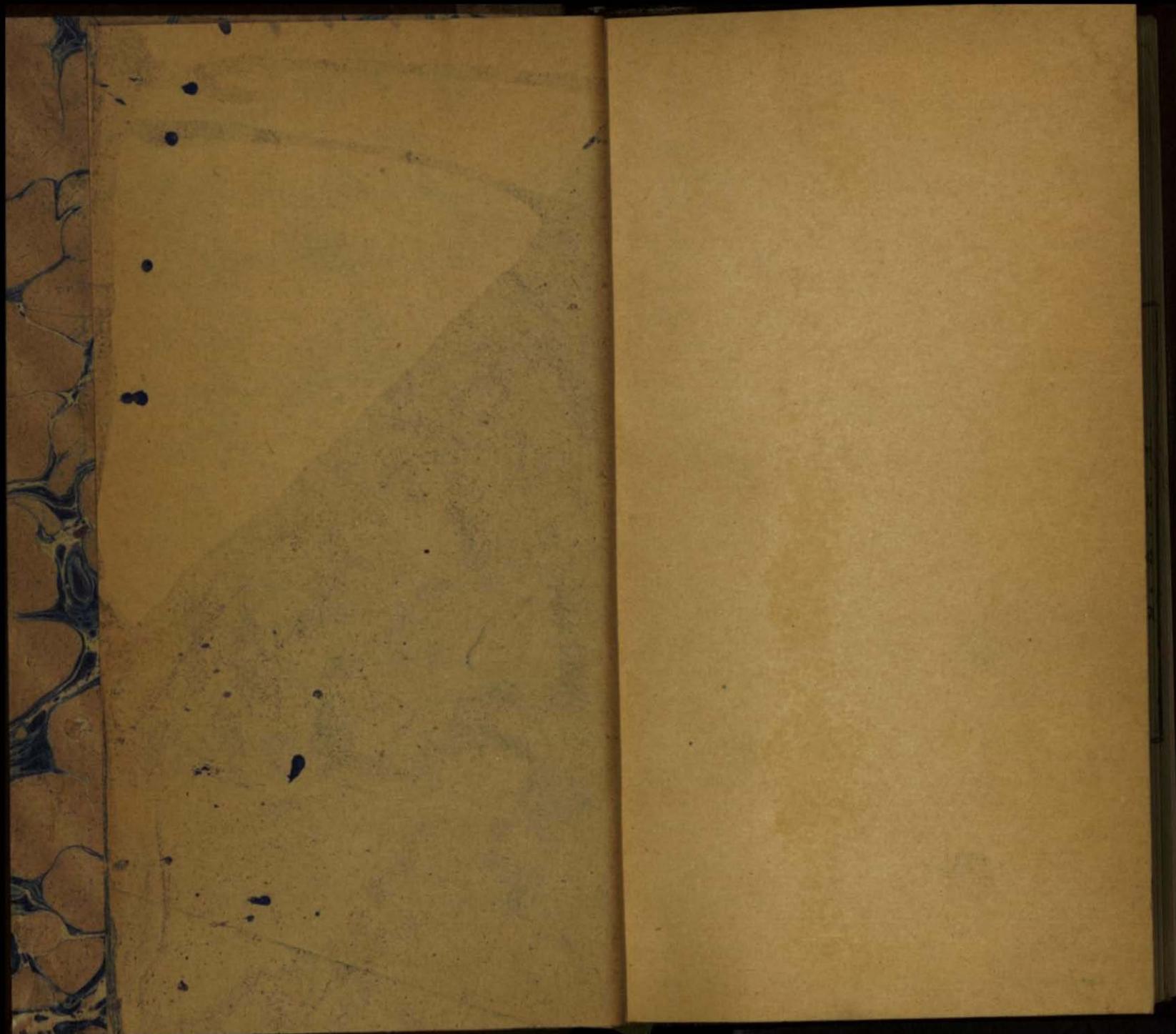
PQ139

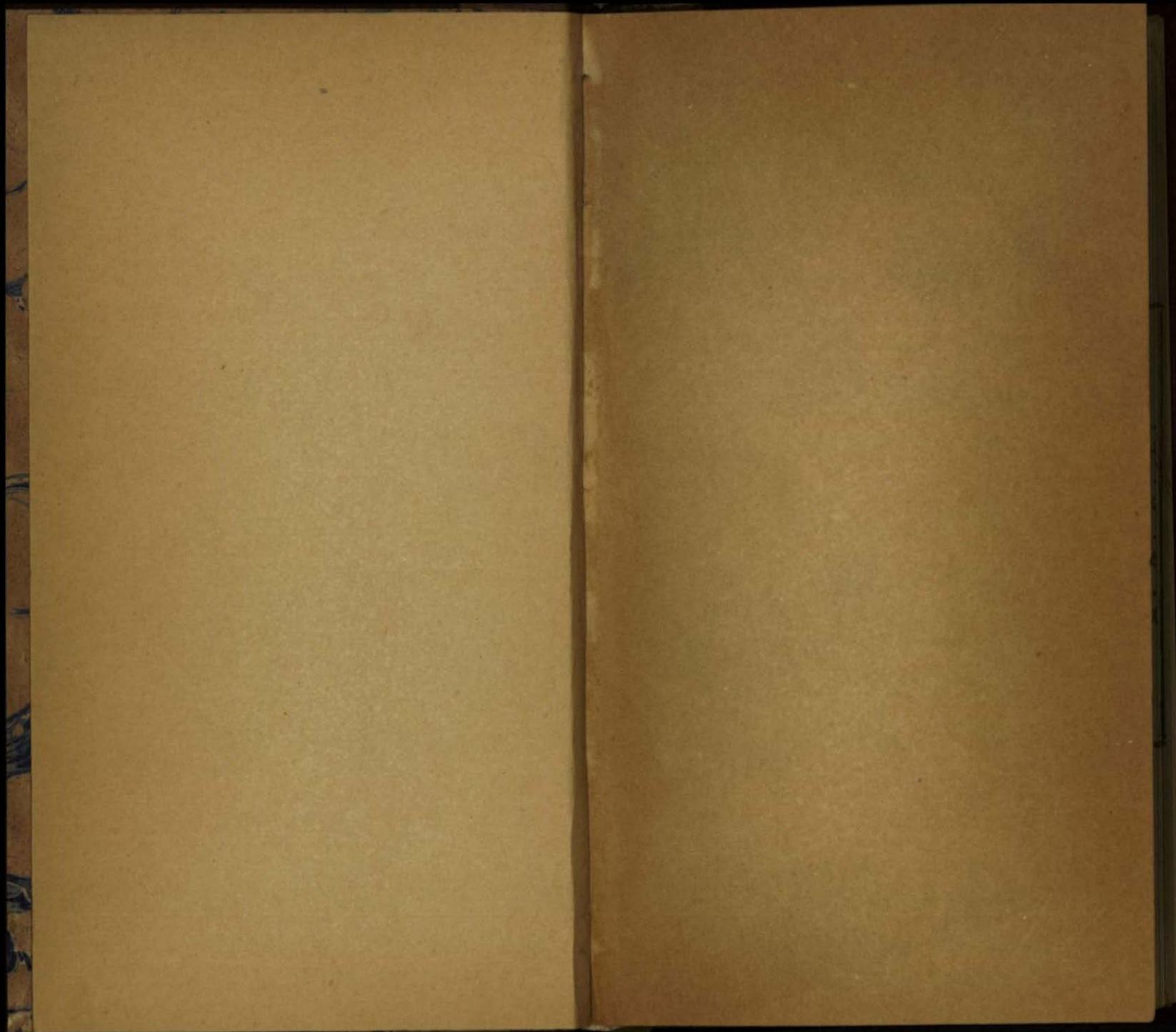
B6

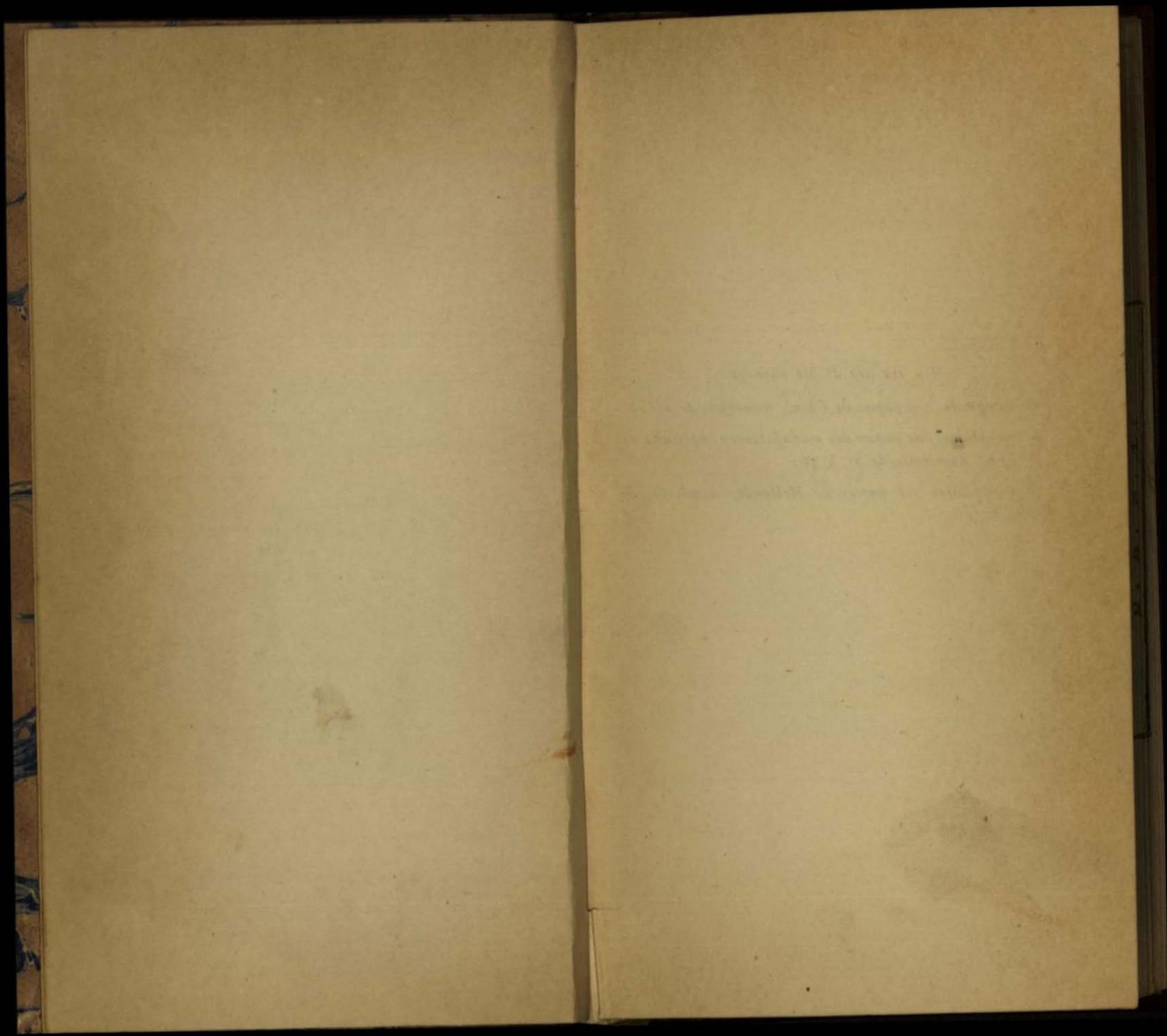
v. 1



1020025952







Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20 ;

*10 exemplaires sur papier des manufactures impériales du
Japon, numérotés de 21 à 30 ;*

*70 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de
31 à 100.*

PAGES DE CRITIQUE
ET DE DOCTRINE

OUVRAGES DE M. PAUL BOURGET

PARUS DANS LA MÊME SÉRIE

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — Études et Portraits, 3 vol. — Outre-Mer, 2 vol. — Sensations d'Italie, 1 vol. — Pages de critique et de doctrine, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de Profils perdus, 1 vol. — Un Crime d'amour, 1 vol. — André Cornélis, 1 vol. — Mensonges, 1 vol. — Physiologie de l'amour moderne, 1 vol. — Le Disciple, 1 vol. — Un Cœur de femme, 1 vol. — Terre promise, 1 vol. — Cosmopolis, 1 vol. — Une Idylle tragique, 1 vol. — La Duchesse bleue, 1 vol. — Le Fantôme, 1 vol. — L'Étape, 1 vol. — Un Divorce, 1 vol. — L'Émigré, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de : Deuxième amour, Céline Lacoste et Jean Maquenem, 1 vol. — Pastels et Eaux-Fortes, 1 vol. — François Vernantes, 1 vol. — Un Saint, 1 vol. — Recomencements, 1 vol. — Voyageuses, 1 vol. — Complications sentimentales, 1 vol. — Drames de famille, 1 vol. — Un Homme d'affaires, 1 vol. — Monique, 1 vol. — L'Eau profonde, 1 vol. — Les Deux Sœurs, 1 vol. — Les Détours du cœur, 1 vol. — La Dame qui a perdu son peintre, 1 vol. — L'Envers du décor, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Edel, les Aveux, 1 vol.

THÉÂTRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — La Barricade. *Chronique de 1910.* 1 vol. — Un Cas de conscience (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — Le Tribun, 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume. . . . 8 francs.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^{ie}, RUE GARANCIÈRE, 8. — 14605.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Pages de Critique et de Doctrine

I

I. — NOTES DE RHÉTORIQUE CONTEMPORAINE

II. — NOTES DE CRITIQUE PSYCHOLOGIQUE



FONDO
PARISCARDO COVARRUBIAS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

1912

Tous droits réservés

86039

29468

840
B. PQ 139
B. 6
V. 1

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

MON CHER LEMAITRE,

Je vous envoie un de ces recueils composites que nos aînés intitulaient simplement : mélanges. J'ai toujours aimé, chez les autres, ces sortes d'ouvrages, dont le type supérieur serait, — si parva licet..., — les Lundis de Sainte-Beuve et les Essais de Montaigne. Même à ces chefs-d'œuvre du genre, je vois bien qu'il manque l'ordonnance, l'unité d'objet, la perspective, ces qualités qui font d'un livre une créature organisée dont les chapitres se tiennent comme les membres d'un corps. N'ont-ils pas, en revanche, d'autres vertus : plus de spontanéité, plus de liberté, plus de naturel? Passant, comme ils font, d'un thème à un autre, les effleurant tous sans les épuiser, Sainte-Beuve et Montaigne laissent leur esprit aller devant soi. Ils l'astreignent moins. A les suivre ainsi qui, tour à tour et sans transition, discutent un point d'histoire et un point d'esthétique, une question de morale et un problème littéraire, n'a-t-on pas l'impression de causer avec eux, de les avoir là, vivants? Oui, l'unité d'objet

manque, mais une autre unité se dégage, celle de la personne. C'est le charme encore de ces volumes que j'allais oublier, — ne sont-ils pas, eux aussi, des mélanges? — les Contemporains et les Impressions de théâtre. Vous avez su y empreindre toute l'originalité que nous goûtons dans vos œuvres méditées et armaturées : Sérénus, Révoltée, le Pardon, la Massière, Racine, Rousseau... Ce n'étaient pourtant, ces Contemporains et ces Impressions, que des recueils d'articles, des fragments écrits au hasard, selon qu'un incident plaçait en vedette tel poète et tel historien, tel romancier ou tel philosophe. Je voudrais penser que vous trouverez à feuilleter ces Pages de Critique et de Doctrine, rédigées de même, un peu du plaisir que j'avais autrefois à rencontrer, dans quelque journal, vos Opinion et vos Billets du matin. J'entends toujours la voix de l'aimable Meilhac m'interpellant, quand j'allais déjeuner avec lui, dans cet aimable restaurant Durand, aujourd'hui détruit : « *Était-il exquis, le dernier Lemaître!* » Et sur sa face ronde de vieux mandarin, il avait le spirituel et jeune sourire que vous lui avez connu, — celui de ses délicieuses pièces et de ses contes.

D'une chose au moins, je suis sûr, ce livre aura pour vous cet intérêt : il s'y dessine une courbe de pensée très analogue à celle que vous avez suivie vous-même. Nous avons grandi tous les deux, mon cher Lemaître, dans l'atmosphère et dans

l'esprit de la Révolution, et nous sommes arrivés, tous les deux, à des conclusions traditionnelles qui auraient bien étonné mes professeurs de Louis-le-Grand et vos professeurs de l'École Normale. Ni de votre part, ni de la mienne, ce ne fut là une conversion. J'ai, quant à moi, toujours protesté contre ce mot, quand il m'a été appliqué. Il n'est pas exact. Le plus récent de vos portraitistes, M. Victor Giraud, après avoir cité de vous une page de 1885, concluait : « C'est là un réquisitoire contre l'ordre de choses existant que l'on pourrait, sauf le ton, croire écrit d'hier. » Pareillement ce recueil-ci renferme plusieurs morceaux composés à la même époque, que j'ai pu insérer à côté d'autres, tout récents, sans qu'il y ait d'autre différence qu'une précision plus nette de la pensée. C'est la preuve que le traditionalisme était déjà enveloppé dans nos apparentes hésitations d'il y a trente ans. Je dis : apparentes. Car les jeunes gens de notre génération avaient reçu, de leurs aînés, deux idées directrices autour desquelles leur intelligence devait nécessairement reconstruire tout l'appareil des vérités françaises.

L'une de ces idées était l'idée de la Loi. L'autre était une vue de la littérature, considérée comme une psychologie vivante. Le culte passionné de la Science que professèrent les Sainte-Beuve, les Renan, les Flaubert, les Taine enveloppait cette affirmation que tout phénomène est con-

ditionné, par suite les phénomènes sociaux et politiques comme les autres. Le soin qu'ils avaient de situer l'œuvre littéraire dans la race, dans le milieu, dans le moment, enveloppait cette autre affirmation qu'un roman, un drame, une comédie, un poème, ont une valeur documentaire à côté de leur valeur esthétique. Ils sont des signes. Les étudier, c'est assister à une expérience instituée par la nature. Les interpréter, c'est comprendre cette expérience. Ce roman, ce drame, cette comédie, ce poème traduisent des états de sensibilité. Ce sont des accidents humains et qui supposent certaines données, des effets et qui manifestent certaines causes. Quelles données, sinon celles des mœurs contemporaines? Quelles causes, sinon les conditions sociales et politiques où ces états de sensibilité sont apparus? Les deux idées se rejoignent et l'analyse littéraire ainsi conçue dérive dans l'analyse sociale, aussi logiquement que celle-ci dérive dans l'analyse politique. Comment séparer les mœurs et le gouvernement, sans mutiler la réalité par un effort d'abstraction impossible à prolonger? Un esprit peut toujours s'arrêter à mi-chemin de sa pensée. Il ne peut pas empêcher que ce chemin ne conduise à un point déterminé. Taine n'a pas même entrevu qu'il dût arriver jamais au traditionalisme intégral. C'est pourtant la doctrine à laquelle il a conduit tous ses élèves.

Cette découverte, par delà, ou mieux par-des-

sous le phénomène littéraire, des grandes lois de la santé nationale n'est pas une besogne de dialectique. On ne s'installe pas devant son intelligence, pour démêler des vérités de psychologie profonde, comme devant un tableau noir où la craie note des formules dont la dernière exprimera la somme ou le résidu des autres. Il s'agit là, non pas de déduction, mais d'induction, d'une quantité de petits faits à ramasser et à scruter, d'une série d'hypothèses à essayer et à vérifier. Quand tous ces petits faits s'additionnent, quand toutes ces hypothèses convergent, alors seulement on est autorisé à conclure. J'imagine, par exemple, qu'un fervent de la Révolution et qui accepte comme un dogme l'affranchissement absolu de l'individu, lise, avec intelligence, le Rouge et le Noir de Stendhal, les Illusions perdues de Balzac, le Ruy Blas de Victor Hugo, la Madame Bovary de Flaubert, le Jacques Vingtras de Jules Vallès. A travers les différences de génie et de facture, il observera les symptômes d'un malaise identique. Sorel, Rubempré, Ruy-Blas, Emma Rouault, Vingtras sont des sensibilités en transfert de classe, avec les intenses désordres moraux dont ce phénomène s'accompagne. Les écrivains qui ont conçu ces types les ont bien marqués au sceau de leur génie particulier. Leur observation a eu un modèle commun : celui du Français d'après 1789, grandi dans un pays où l'on a tout fait pour hâter et faciliter l'ascension sociale et pour égaliser

les points de départ. Si notre homme est de bonne foi, il en conclura que le principe d'égalité n'est pas toujours bienfaisant et que le principe de hiérarchie n'est pas toujours malfaisant. Il apercevra que des conditions de lenteur sont au contraire nécessaires à l'ascension sociale, et que la nuit du Quatre-Août pourrait bien n'avoir été qu'un geste de généreuse hystérie. Le même lecteur aborde une série d'autres ouvrages : René, Adolphe, Volupté, la Confession d'un enfant du siècle, Mademoiselle de Maupin ; plus près de nous, les poèmes de Baudelaire et de Verlaine. Les médecins ont pour certaines maladies à syndrome complexe, ainsi le mal de Graves ou de Basedow, un terme expressif. Ils les appellent « un fouillis pathologique ». C'est le mot qui convient aux monographies où Chateaubriand, Constant, Sainte-Beuve, Musset, Gautier et leurs successeurs ont enregistré, tous avec talent, quelques-uns avec génie, les symptômes morbides dont leur jeunesse fut atteinte. Notre lecteur rapproche ces symptômes les uns des autres. Il aperçoit un trait commun : l'hypertrophie tout ensemble et le tarissement du moi, la personnalité isolée de la famille, du métier et du sol, s'exaspérant à se rechercher et s'épuisant faute d'attaches, comme une plante dont on forcerait la floraison en l'isolant de son terroir. Une autre évidence apparaît : le danger que représente ce travail que Barrès a très heureusement appelé le déracinement, — l'utilité, pour forti-

fier et assainir l'âme, d'une forte atmosphère familiale, professionnelle et locale. La famille? Mais la Révolution s'est acharnée à en dissoudre les éléments, par vingt mesures : la diminution de l'autorité paternelle, le divorce, l'égalité des héritages. La profession? Elle a, du haut en bas, qu'il s'agit d'enseignement ou de travail manuel, poursuivi, dans l'organisme corporatif, une discipline qui était une liberté. Elle n'a voulu y voir qu'oppression et que privilège. La vie locale? Mais elle l'a émietlée, jusqu'à l'annihiler, pour installer partout cet impérialat administratif où nos provinces s'étiolent. Comment une question ne se poserait-elle pas devant celui qui constate ces résultats? Si pourtant l'idéologie Révolutionnaire s'était trompée? Si elle avait méconnu les conditions de la santé nationale? Si la Déclaration des Droits de l'Homme n'était qu'un code de contre-vérités?

Le Traditionalisme est l'aboutissement inévitable d'une étude de cette sorte, exécutée sur ces témoignages réfléchis que sont les œuvres de littérature, et complétée par ces autres témoignages involontaires que sont les incidents de chaque jour, depuis nos petites expériences de vie privée, jusqu'aux crises importantes de la vie publique. Si vous vous décidez jamais, mon cher Maître, — ce que tous vos amis souhaitent, — à écrire un jour votre autobiographie intellectuelle, vous nous raconterez ces étapes de votre esprit, avec la

grâce souple qui est restée votre don incomparable. J'en ai senti le prix, cet hiver encore, en vous écoutant parler sur les Mémoires d'Outre-Tombe. Ce prix est d'autant plus grand, lorsque cette souplesse s'associe à un sérieux extrême dans le fond intime de la pensée. Les années ont de plus en plus dégagé en vous cette ferveur secrète que les ironies de vos débuts dissimulaient, mais seulement à ceux qui vous lisaient mal. Vous l'avez dit vous-même un jour. « Désenchanté des jeux de la littérature, je m'abandonne avec foi à un instinct que je crois sain et bienfaisant. » Il y a dans cette phrase un mot injuste. Il n'est pas vrai que la littérature ait été jamais un jeu pour vous. C'est à travers elle, parce que vous l'avez aimée avec passion, avec religion, que vous avez dégagé en vous cet instinct. Voici des années, dans un de ces Billets du matin que goûtait tant le pauvre Meilhac, vous vouliez bien reconnaître chez l'auteur du Disciple une ferveur analogue. En lui non plus, elle ne s'est pas refroidie avec la vie. Je souhaite que vous en ayez la preuve dans ces Pages dont l'envoi vous rappellera les sentiments de très haute estime intellectuelle que vous porte, depuis qu'il vous connaît, — grande mortalis ævi spatium, —

*Votre dévoué confrère,
P. B.*

Paris, 18 avril 1912.

I

NOTES DE RHÉTORIQUE CONTEMPORAINE

I

I